

lorsqu'un matin, le commandant Coteau entra dans notre quartier avec un air rayonnant, et nous dit avec sa voix de directeur de l'école d'intonation : "Messieurs !... L'Empereur doit chasser aujourd'hui dans les environs... — Vive l'Empereur !" Telle fut l'acclamation prolongée que provoqua spontanément, de notre part, la nouvelle que venait de nous apporter le sous-directeur.

Dans de semblables circonstances l'école changeait de face ; les études étaient interrompues, nous courions tous aux armes comme des assiégés surpris par une vigoureuse tentative de l'ennemi. "Si l'Empereur pouvait venir !..." pensions-nous ; et ce désir dominait tous les esprits. Nous nous précipitions tumultueusement à toutes les fenêtres de l'école pour y remplir l'air de mille vivats que nous espérions pouvoir lui être portés par le vent ; et puis nous descendions pour exécuter l'exercice à feu, afin de nous faire mieux entendre ; puis enfin les exercices du polygone, pour l'attirer par le bruit du canon.

Nos espérances avaient été souvent trompées, parce que Napoléon n'était pas de ces hommes à qui on pouvait susciter des idées ; lui n'agissant jamais par accident.

Quel dévouement, quel enthousiasme, quel esprit militaire animait toute cette jeunesse guerrière ? et pouvait-il en être autrement ? Enfants de la patrie, élevés par elle et pour elle, séparés de nos parents, morts ou combattant encore, nous ne connaissions que Napoléon qui nous avait pris sous sa tutelle ; nous lui devions tout : bienfaits du passé, gages d'un heureux avenir. A Saint-Cyr nous le considérions comme notre père, bien qu'il ne nous eût jamais dit : *mes enfants*. L'Empereur ne donna ce titre qu'à l'héritier de son trône : tout le reste n'était, à ses yeux, que sujets ou soldats.

Le bataillon d'instruction, dont je faisais partie, était sous les armes dans la cour, ayant à sa gauche la classe des recrues, honteuse de son noviciat, et à sa droite, les officiers et sous-officiers attachés à l'état-major de l'école ; habiles manoeuvriers, excellents serviteurs ; mais en général beaucoup moins solides en connaissances littéraires ou scientifiques, que sur l'ordonnance de 1791. Sous quelques rapports nos officiers n'échappaient pas à notre malignité, quoique nous n'oublions jamais, à leur égard, la subordination et les convenances qui étaient dues à leurs travaux et à leurs honorables services.

Par exemple, un de nos capitaines excitait souvent nos plaisanteries et le sourire du général Belavène — notre commandant qui, je vous le jure, n'était pas rieur de son naturel, — par la rédaction de ses rapports journaliers, où se trouvaient motivées les causes de punitions qu'il s'était vu forcé, selon lui, d'adresser aux élèves de sa compagnie, dont j'avais l'avantage de faire partie. Cet officier, qui certes n'avait pas, comme M. le vicomte d'Arlineourt l'eut depuis, la prétention de créer un nouveau style, avait néanmoins précédé l'auteur du *Solitaire* dans la manie des inversions ; et moi qui vous conte ceci, tout de mémoire, je me suis vu assigné, pendant quatre jours, parce que ayant un rasoir, j'avais laissé pousser mes favoris, dans mon sac. Une autre fois, je fis douze heures de salle de police pour, de pelure de légumes, avec un ustuc, le corps-de-garde avoir semé. Le fait est, qu'avant d'être mis en faction, j'avais mangé un navet cru, après l'avoir épluché dans le corps-de-garde.

Il me serait facile de multiplier ici les citations si je n'aimais mieux suivre l'Empereur qui, passant devant le plus ancien de nos capitaines, lui jeta un regard affectueux ; c'était lui qui promettait, en échange de la croix de simple légionnaire, une nouvelle croix d'honneur, surmontée d'une petite couronne d'or et ornée d'une coquette rosette ; cette différence, toute minime qu'elle était, était d'autant plus grande qu'elle était plus rare alors.

Venait ensuite le capitaine Saget, théorie vivante de l'école de peloton, qui n'admettait pas qu'un homme pût faire un plus noble usage de ses forces physiques que de s'assurer un beau port d'armes ; et de ses facultés intellectuelles, que de chercher à bien connaître le mécanisme d'un changement de front de bataille ou d'une contre-marche au pas de course ; militaire consommé, qui n'eût fait aucun cas des Lamartins, des Paul Delaroches, des Aubert, s'il eût pu penser que ces messieurs confondissent la charge précipitée avec la charge en trois temps.

Lorsqu'on voulait recommander puissamment un élève au capitaine Saget, il ne fallait pas lui dire que son protégé avait fait de brillantes études en humanités ou même en mathématiques, qu'il était ferré sur ses formules générales du 2<sup>e</sup> degré, la théorie des sinus et des co-sinus ; on n'avait besoin seulement que d'affirmer qu'il n'était pas *cagneux*, et que d'habitude il avait, en marchant, la tête haute, les pointes basses et les coudes au corps. Alors vous lui touchiez la fibre sensible, et vous pouviez être certain, de sa part, d'un solide appui. Le capitaine Saget avait encore pour doctrine, qu'un peuple est toujours assez savant quand il sait croiser la baïonnette... S'il avait émis une semblable assertion devant l'Empereur, Napoléon lui aurait dit : "Vous avez raison, monsieur le comman-

dant." Et deux jours après, notre capitaine aurait reçu son brevet de chef de bataillon, parce que dans ce temps-là les brevets d'officiers supérieurs, nommés par l'Empereur, ne séjournaient pas long-temps dans les cartons du ministère de la guerre. Cette fois cependant, l'Empereur ne gratifia notre capitaine ni de la croix d'officier de la Légion d'Honneur, ni du grade de chef de bataillon ; il se contenta de lui adresser un compliment sur la belle tenue de sa compagnie, tout en continuant de s'entretenir, avec le général Belavène, de quelques détails relatifs à l'administration de l'école.

C'était le tour du vieux sergent d'artillerie Fraboulet. A la vue de l'Empereur, il se trouva intimidé comme une jeune fille, à la vue de son amant, après un premier aveu. Réputé le plus habile pointeur de l'armée, le brave Fraboulet était un homme grand, sec, fort, vigoureusement trempé, et aussi dur que les canons avec lesquels il avait vécu. Ce vieux soldat nous faisait habituellement, en plein air, et par un froid de dix degrés, l'explication d'un affût, sans omettre le plus petit écrou. Toutes les fois que je vois un dessinateur chasser avec indifférence, de sa feuille de papier, les mites de pain dont il vient de se servir, il me semble voir Fraboulet écartant, du revers de la main, avec le même abandon, les cinq ou six pouces de neige qui recouvraient, en cône, la lumière de la pièce de canon dont il nous démontrait les différentes parties. Et puis quel nom pour un artiller : Fraboulet !...

L'Empereur s'arrêta devant lui — car tous deux étaient d'anciennes connaissances. Fraboulet avait été premier servant de droite à une des batteries que commandait Napoléon au siège de Toulon — il leur dit donc, en le regardant fixement :

"Et toi, mon vieux, sais-tu écrire maintenant ?"

A cette question, le pauvre sergent resta interdit ; lui qui n'avait su de sa vie signer son nom deux fois de suite avec la même orthographe. Je vis ses muscles se contracter, ses yeux rouler dans leur orbite, et l'énorme morceau de tabac qu'il tenait en permanence dans sa bouche passer dix fois, en une seconde, de droite à gauche et de gauche à droite ; mais il ne proféra pas un mot.

"Je te demande si tu sais écrire maintenant ?" répéta Napoléon.

"—Oui, mon Empereur ; je suis conservateur du magasin. C'est moi qui soigne la fabrication des mèches et des gargousses, que je démontre aux élèves la théorie du pointage, que je..."

"—C'est bon... Bien... Assez."

Et l'Empereur fit encore à celui-ci un signe de tête bienveillant, en agitant sa main, ce qui voulait dire : "Te ne sais pas écrire, je ne puis te donner un grade plus élevé ; mais je te donnerai de l'argent." Fraboulet avait été décoré au camp de Boulogne, lors de l'institution de la Légion d'Honneur ; il ne fut jamais nommé officier ; mais il reçut une dotation de 400 francs de rentes sur les domaines extraordinaires de Westphalie ; car du temps de Napoléon tous les services étaient récompensés.

La revue et les manoeuvres eurent lieu. Dans le court intervalle de repos qui les séparèrent du défilé, l'Empereur ne cessa de s'entretenir avec le général Belavène. Nous suivions avec anxiété tous ses mouvements ; ses moindres gestes étaient interprétés.

Selon les uns, Napoléon demandait cent officiers, dont dix devaient entrer dans les vélites de la garde, qui étaient alors ce que fut la jeune garde un peu plus tard ; et vingt autres prendre leur rang dans l'artillerie. Selon les autres, il ne s'agissait rien moins que de deux cents officiers, mais aucun d'eux ne devait entrer dans les vélites ; et, quant aux artilleurs, ils n'étaient pas assez exercés. Ceux-ci prétendaient que l'Empereur avait été mécontent de nos feux de deux rangs ; ceux-là soutenaient au contraire qu'il en était enchanté ; chacun craignait, chacun espérait ; tous nous avions assez de la vie de l'école, nous voulions marcher, quitter une existence sans liberté, des fatigues sans gloire, secouer le joug d'une discipline dont la sévérité était nécessaire, j'en conviens, mais qui finissait par être insupportable et ridicule, tant elle était excessive et minutieuse.

Le défilé s'exécuta à ravir, et l'Empereur quitta Saint-Cyr au bruit d'acclamations et de vivats, capables de fendre un cerveau qui, comme le sien, n'y aurait pas été accoutumé : nos espérances furent surpassées.

Napoléon avait commandé deux cent cinquante officiers : dix seulement entraient dans les vélites ; mais la promotion des artilleurs était de quarante.

Notre équipement devait être prêt dans l'espace de huit jours, le neuvième nous quittions l'école ; et, par grâce spéciale, on accordait à quelques-uns de nous, qui avaient leurs parents à Paris, une permission de quatre jours, afin de leur dire adieu et de les embrasser avant de partir définitivement... Hélas ! ces adieux, ces baisers de mère et de sœurs étaient souvent les derniers !... Après quoi chacun de nous devait se rendre, en poste, à la destination indiquée sur la feuille de route qui lui était remise avec son brevet et son livret, à Saint-Cyr même, le jour du départ de l'école.

Enfin ce moment si désiré arriva.

Le matin, à sept heures et demie, le général Belavène nous fit assembler dans la cour ; le peu de camarades qui étaient restés au bataillon d'instruction nous portèrent les armes, et les tambours battirent au champ.

Notre commandant appela en premier les privilégiés, c'est-à-dire les lieutenants en second de vélites, puis après les quarante artilleurs, et ensuite les deux cents officiers placés dans la ligne. Il remit le brevet à chacun, l'embrassa, lui donna des conseils, parce qu'il en donnait dans toutes les occasions ; en revenant, il reçut un cri de *Vive l'Empereur* ! articulé dans l'oreille de manière à le rendre sourd ; si déjà il ne l'eût été depuis long-temps par suite d'un boulet de canon qui lui avait passé au-dessus de l'épaule, je ne sais plus à quelle affaire. Cette cérémonie dura au moins deux heures et demie. Nos tambours devaient avoir les bras disloqués, car un ban avait été battu pour chacun de nous.

Une fois les portes de l'école ouvertes, l'enthousiasme fut au comble ; des larmes de regret et d'envie s'échappaient des yeux de tous nos camarades. Bientôt nous arrivâmes à Versailles, jusqu'où nous avait accompagnés notre vieux adjudant-major ; ce brave, après que nous l'eûmes fatigué de nos poignées de mains, nous embarqua tous dans les coucous qui avaient été mis en réquisition dès la veille, et nous vit partir en faisant des vœux pour notre santé et notre avancement.

Ah ! sans doute il fut facile aux paisibles habitants de Versailles, en nous voyant nous diriger sur Paris, de prévoir l'avenir qui nous attendait ; plus d'un dut céder à de tristes pensées et faire d'amers rapprochements. Six années s'étaient à peine écoulées que les deux cent cinquante officiers de la levée de Saint-Cyr de 1809 se trouvaient réduits à vingt-deux ; encore n'étaient-ils plus, en majeure partie, que des débris de combattants.

UN ANCIEN ÉLÈVE

De l'école impériale et militaire de Saint-Cyr.

## IMPRESSIONS DE VOYAGES.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

### Le lever du Soleil

A KATSKILL MOUNTAIN.

ETAT DE NEW-YORK.

(Extrait d'un journal inédit.)

3 juillet 1838.—A trois heures et demie, me voilà sur pied, pour voir le soleil se lever. Il se fait attendre, (ne se levant aujourd'hui qu'à 4h 14m) mais l'air du matin, en répandant dans tout votre être, je ne sais quoi de vivifiant, vous élève l'âme, et la prépare par l'élasticité qu'elle semble acquérir, à recevoir les impressions dont on ne peut se défendre.

C'est à 3h. ce matin, qu'il faut être sur le *Table Roc*, à une élévation de 2227 pieds au-dessus du niveau de la rivière *Hudson*. Un nuage sombre qui voile la majesté de l'astre que nous attendons avec impatience, s'étend insensiblement, et laisse peu à peu, percer quelques commencemens de cette lueur éclatante qui va, dans quelques minutes, donner une vie nouvelle à toute la nature. Un cordon couleur de vio, vient ensuite border la partie supérieure du nuage, et conserve quelques instans, sa forme. Des rayons pâles paraissent s'élançer à travers le nuage qui sert alors de transparent ; et tout à coup ! un petit point, une étincelle de feu, jaillit pour ainsi dire, dans les cieux ! Elle grossit bien vite, cette étincelle, car en un instant, la partie supérieure du globe, se montre à découvert, étincelante et ardente comme le braisier de la fournaise. Il monte l'astre et apparaît dans toute sa gloire. Il s'élève, tandis que des nuages roulant, avec grâce, les uns sur les autres, au-dessous de lui, prennent toutes les formes, et empruntent toutes les couleurs. Des couches nombreuses de nuages, s'agglomèrent rapidement, se disputant la beauté des couleurs vertes, pourpres, jaunes, blanches, violettes, etc., vous étouffant sans vous ôter le plaisir inexplicable que vous ressentez. Laissons pour un instant, le soleil et son trône majestueux, jetons un coup d'œil sur la plaine, et cherchons y ces riantes prairies dont la vue portait hier, le calme et la sérénité dans l'âme ; tâchons de découvrir ce filet argenté qui serpentait si joliment à travers cette belle plaine..... : je cherche